

Le terrain du bonheur

Ce terrain, nous l'aimions depuis que nous l'avions déniché en 1978. Il était la dernière parcelle d'un lotissement communal entrepris au Theillement, un village normand de trois cents âmes, à quelques kilomètres d'Elbeuf et de ses filatures vieillissantes.

À l'époque, nous n'avions pas trop le sou. Mon épouse Marie-Noëlle avait quitté la chaîne d'une confection industrielle pour s'occuper de David, le premier de nos trois enfants.

Depuis trois ans, je travaillais comme électricien d'entretien dans une fabrique de papier aux portes de Rouen.

Quelques économies et beaucoup plus de courage nous avaient autorisés à rêver d'une vie plus aérée à la campagne. Une campagne encore vierge dont les hectares ne manquent pas en Normandie, à quelques minutes des immenses sites industriels de la pétrochimie ou de la construction automobile. Ces espaces sacrifiés à la pollution, mais pourvoyeurs de milliers d'emplois.

Ce terrain, nous l'avions défriché et nettoyé pendant de longs mois, à nos heures de loisirs. Avant de nous

lancer dans la construction de notre maison, en 1980. À la naissance d'Hélène, notre deuxième enfant.

Modeste mais à la dimension de nos projets, cette bâtisse nous avait été proposée par un organisme public d'aide à la construction en milieu rural. Un emprunt nous avait permis de financer le gros œuvre. Les murs et un toit. De quoi mettre l'édifice hors d'eau, nous savions que nous devrions faire le reste. Petit à petit. Comme nos parents l'ont eux-mêmes pratiqué et nous l'ont enseigné. Une obligation, somme toute, lorsqu'on est issu d'un milieu simple mais travailleur. Là où tout le monde s'entraide par nécessité. Où, jour après jour, semaine après semaine, chaque franc épargné vient financer tel ou tel aménagement qui apportera le confort. À commencer par celui des enfants que l'on veut voir grandir et s'instruire avec davantage d'aisance que celle qu'ont connue leurs parents.

Pour nous épargner des allées et venues et économiser un loyer, nous dormions dans une caravane empruntée et calée sur le terrain. Le temps de dresser les cloisons intérieures, de tirer les fils électriques, de coller les carrelages, d'installer la plomberie, de sceller les menuiseries. Puis il faudrait poncer, peindre, et tapisser. Des jours et des nuits.

Avant de pouvoir enfin être réunis chez nous, après trois années de camping domestique.

La crémaillère venait d'être pendue, en 1981, quand naissait Christine, notre seconde fille et troisième enfant.

Le bonheur pétillait dans les yeux attendris par cette chaleur émanant des foyers unis.

Marie-Noëlle et moi nous épanouissions au cœur de cet environnement familial dont chacun aspire à vivre l'idéal.

Les enfants allaient à l'école communale en chantant, souvent suivis par Minette, une petite chatte venue d'on ne sait où caresser ce bonheur.

Les années avaient passé. Avec leur chapelet de joies et de déconvenues.

Comme en 1983. Une période de grande galère qui avait ébranlé la maisonnée. La papeterie était menacée de liquidation. Une grève de plusieurs semaines nous avait privés de ressources pendant deux mois, ce qui nous avait plongés dans de graves difficultés financières. Les huissiers avaient trouvé notre porte alors que la banque brandissait déjà ses restrictions. L'intervention bienveillante du député local nous avait permis de traverser sans grands dommages cette crise heureusement conjoncturelle. Mais nous avions mesuré notre degré de vulnérabilité.

Malgré tout, les enfants pouvaient grandir, s'instruire et s'initier au sein d'un foyer aussi soudé qu'ouvert aux autres. Un nid discret où souvent résonnaient les cordes des amis musicos, fidèles des années baba cool. Du temps où je grattais ma guitare, en profitant d'une liberté revendiquée pour partir en quête d'inconnu dans les pays du Nord.

Avant de décider de planter ma yourte là, avec Marie-Noëlle. Sur ce terrain herbeux et juste boisé. Où germeraient des lendemains enchanteurs. Où chahuteraient des enfants nourris d'autres chansons.

Bref, la vie avait poussé harmonieusement dans cette campagne normande où la pluie s'excusait d'une présence trop familière en verdissant la pelouse et en engraisant le petit potager.

Rien ne semblait pouvoir troubler ce bonheur simple et finalement banal. Comme bien des familles souhaiteraient le vivre, chacune dans sa petite prairie.

Jusqu'à ce terrible matin de novembre 1992, jour où le sort est venu s'attaquer à tout ce que nous avons construit...